

Palais de verre

De la même autrice

Alors Carcasse, Cheyne éditeur, 2011

Nous les vagues suivi des *Célébrations*, Quartett, 2011

Prodiges®, Quartett, 2012

Les Feux de poitrine, Quartett, 2015

Les Chemins contraires, Cheyne éditeur, 2016

Zone à étendre, Quartett, 2018

Les Hérétiques, Quartett, 2018

Les Désordres imaginaires, Quartett, 2020

Ultramarins, Quidam éditeur, 2021 ; pour l'édition de poche, 2024

Impeccable, Quartett, 2022

Mariette Navarro

Palais de verre



Quidam éditeur

Palais de verre

© Quidam éditeur, 2024

Première édition

ISBN : 978-2-37491-381-0 / ISSN : 1779-7888

Dépôt légal : août 2024

www.quidamediteur.com

Diffusion-distribution : Harmonia Mundi *livre*

Conception graphique : Hugues Vollant

Illustration : Jeanne Vidal

Mise en pages : Atlant' Communication

Le logo est de Moebius que nous remercions
de sa générosité spontanée.

Je n'adhère plus.

Il y a peut-être eu une inversion des pôles magnétiques, mais tout ce avec quoi je faisais corps jusqu'à présent, voici que je m'en éloigne. Je n'ai pas tourné le dos, claqué des portes, réglé des comptes, ni accusé qui que ce soit. Je n'ai pas eu besoin de déchirer, de rompre, d'argumenter, de convaincre. Un espace s'est installé de lui-même, une distance qui a découpé chaque chose sur le fond du ciel et l'a recollée plus loin, différemment.

Je ne colle plus à rien.

Je suis détournée, glissée, d'une situation à l'autre. Ce qui m'entoure est une série d'aplats, de couleurs juxtaposées. C'est comme si je n'avais plus ma place sur la surface bien agencée des lignes et des formes. Je me suis détachée sans bruit.

J'ai beaucoup œuvré pour en arriver là : un travail invisible et secret. J'ai planté des points d'interrogation à l'intérieur de chaque évidence.

Ce n'est pas une défaite.

Ce n'est pas rien de retrouver sa peau libre de tout contact et de tout prolongement. Ce froid vif, qui siffle contre moi, il est net, comme le début de quelque chose.

Hier, ou avant-hier, je tenais à ce qui m'entourait par toutes sortes d'habitudes, de croyances et d'envies. Aujourd'hui je flotte, dans une légèreté nouvelle.

Une vague fatigue pourrait laisser penser qu'il y a eu un combat, mais ce n'est pas le cas. Je ne me rappelle ni sanglot ni larme. Je ne veux pas me souvenir de celle qui s'agitait pour conquérir une place, garder une place, avoir la légitimité d'une place, pour rendre crédible cette place aux yeux des autres. J'étais liée à l'effervescence du monde, parfois je me pliais jusqu'à rompre, pour toujours coller à toute attente.

Maintenant je ne veux plus coller.

Je le redis : il n'y a eu ni bataille ni camp retranché.

C'est le contraire d'un retranchement, un *détranchement* peut-être, un débranchement, un détour par l'extérieur.

Je ne sais pas si, quelque part, on prononce encore mon nom : Claire.

Comme si j'allais répondre.

On dirait que je ne colle même plus à mon nom.

Je fais l'expérience de mon nouveau point de vue. De l'incongruité de ma nouvelle place dans le flux de la ville et sur le toit de cet immeuble.

À la tombée du jour, j'imagine qu'on me distingue mal. Pourtant je ne suis cachée par aucune ombre, perdue dans aucune foule.

Je surplombe, pour la première fois, la plupart des immeubles du quartier, et il faudrait être au moins à ma hauteur pour me regarder vraiment. Je suis soulagée que personne ne le puisse.

D'une tête, je dépasse la cheminée, découvrant par la même occasion qu'il y a, en haut des bâtiments vitrés, des conduits débouchant vers le ciel, presque émouvants d'archaïsme.

J'examine chaque courant d'air. Jamais je n'ai été dehors aussi longtemps sans envisager de rentrer au chaud. Pour rester sur le toit, en ce début de printemps, il faudrait que j'aie au moins une veste ou un prétexte.

Je ne suis pas détachée de mes sensations. Simplement de leur importance.

Je fais quelques pas. C'est stable malgré le vent, on dirait, de se découper sur le ciel.

D'ici, je peux accrocher mes yeux aux différentes nuances de verts, depuis les feuillages juste en dessous jusqu'aux bandes presque jaunes à la sortie de la dernière banlieue. Quand le soleil se fatigue de faire briller les toits, il se concentre sur cette ceinture là-bas, après les étendues de tôle, qui entoure les immeubles sans avoir la prétention de se faire passer pour la campagne. Une terre d'accueil pour les champs de voitures mortes et les aéroports.

Je n'ai pas besoin de plisser les yeux pour en voir les détails. Je les sais, de mémoire.

C'est là que je suis née.

À intervalles réguliers, les rues engorgées, les carrefours stratégiques et l'entrée des périphériques se donnent des airs

de pulsation cardiaque. Mais le sang est noir, de la ville qui se croyait saine.

Je reconnais ce qui était déjà là, un paysage que je voyais chaque jour, mais que je n'avais pas pris le temps de lire.

Quelques mètres au-dessous de moi, une cacophonie d'oiseaux, dans des arbres auxquels je ne prêtais pas plus d'attention qu'à des poteaux indicateurs. Je me souviens seulement de cette branche qui dépassait nettement d'un tronc et dont je m'étonnais régulièrement qu'elle ne soit pas encore coupée. Une main tendue vers un chemin de traverse, du côté des voitures de service.

Ma présence suspendue ne changera pas l'organisation du pays, ne fera rien revenir en arrière, et ne sculptera l'univers en aucune façon.

Mais je ne m'excuserai pas d'être montée ici.

Le dégagement me repose.

Être assise en tailleur, sur ce morceau de terrasse goudronnée, sans même l'alibi d'une cigarette, on pourrait croire que c'est une façon de revenir à l'attitude de l'enfant patiente, devant qui se déroulera bientôt le spectacle de ce qu'il faut savoir.

JAMAIS PLUS JE NE LAISSERAI QUELQU'UN ME FAIRE
LE SPECTACLE DE CE QU'IL FAUT SAVOIR.
JAMAIS PLUS JE N'ÉCOUTERAI LE CONTE SEMPITERNEL
DE NOTRE MONDE, LE RÉCIT RAISONNABLE.

C'est la première fois que je me trouve sur le toit. Il n'est pas fait pour qu'on y monte : pas de traces de soirées clandestines à la tombée du jour pour y échanger les remontants d'usage,

et se croire les rois de la ville et du monde. Ici, pas de divan où délasser les corps parfaits comme au bord des vastes piscines. Aucune cachette, aucun paradis réservé.

Je chasse de mon imagination les hurlements triomphants, les bras virils certains de posséder le quartier, les tractations lascives dans la demi-obscurité.

J'apprécie qu'il n'y ait que le béton comme canapé d'accueil. Et les oiseaux, outrés que je me tienne à leur place.

Il y a quelques mois encore, j'aurais été incapable de monter sur ce toit sans rambarde. Avant d'empoigner l'échelle qui ne sert qu'aux pompiers, j'aurais vu la bourrasque m'emporter. J'aurais eu le pressentiment du déséquilibre et le cœur qui s'emballa, puis j'aurais repris une trajectoire connue en m'appuyant contre le mur du couloir pour retrouver mon souffle.

Mais cet après-midi, je n'ai pas eu beaucoup le temps de réfléchir. Quand j'ai aperçu la trappe ouverte, j'ai été parcourue d'un ricanement mi-nerveux mi-libre, encore coincé entre le dedans et le dehors, et je suis devenue, d'un seul coup, un petit animal fiévreux dont les capacités physiques se sont concentrées dans les bras, les jambes, et le thorax.

Sans hésiter, j'ai grimpé à l'échelle, poussé le battant, appuyé les genoux sur le bord, un peu vexée de ne plus posséder ma souplesse d'enfant. Je me suis hissée à la force des bras, et je me suis assise. Je suis restée plusieurs minutes dans cette position d'arrivée, avant d'avoir l'idée de bouger, et de regarder le ciel. Mon corps a exécuté ce que ma pensée s'était entraînée à faire depuis quelque temps : passer par les lucarnes.

Je ne sais pas comment marcher le long des précipices.
Je ne suis pas faite pour le risque des toitures et des falaises.
Je tremble au moindre vent.

Qu'a fait mon corps, depuis des années, sinon remplir le mieux possible des pantalons taillés selon la mode du moment ? Parfois, j'avais envie que mon ventre se grignote lui-même pour ne pas déborder, que mes cuisses se changent en plâtre et se tiennent tranquilles. J'ai eu la chance, au moins, dans ma prime jeunesse, de n'avoir presque aucune poitrine à discipliner, il suffisait de peu – une armature assez solide – pour suggérer une courbe au moment opportun, sans jamais prendre le risque de la provocation. Je pouvais être, selon les besoins, la gamine dont on n'a rien à craindre ou la femme disponible à l'attraction des peaux.

Du nez, je cherche la surface. La pellicule d'air respirable. Depuis quand ai-je oublié de gonfler mes poumons, de souffler et de ne rien faire d'autre en même temps ? Comment avoir pu croire qu'il y a plus important que de s'occuper de l'air que l'on respire ?

Je ne comprends rien encore à cet air-là, à sa composition intime, mais bientôt je saurai lire ce qui l'agite et le constitue.

Je sursaute toujours au moindre bruit, comme si quelqu'un allait poser sa main sur moi, me prendre par l'épaule, me demander quelque chose. Mais ici, on ne me touchera pas.

Au départ, entrer dans cette institution, c'était pourtant tout ce dont je rêvais. Je n'imaginai pas qu'on puisse faire autre chose de sa vie. Chaque jour j'y frôlais le pouvoir et le prestige, passais douze heures de ma journée à parler *projets* et *visions*, à

faire progresser des constructions mentales qui n'étaient pas les miennes, mais dont j'étais persuadée du bien-fondé.

D'une entité supérieure, appelée *politique*, parvenaient de grandes idées plus ou moins floues, et des objectifs chiffrés que nous devons faire tenir ensemble.

J'ai été capable, dans la limite de ce numéro d'équilibriste, de me mettre au service de n'importe quel sujet, dès lors qu'il était du côté de l'air du temps et de la bonne conscience. Je savais faire tenir debout les idées les plus étranges. Je connaissais les outils. J'ai imaginé qu'ils pouvaient, si je poussais un peu le zèle, commencer à transformer le monde. J'ai pensé qu'il fallait être sans relâche le carburant pour que tout fonctionne. J'ai été un parfait rouage, enthousiaste et ambitieux.

J'ai cru ces affaires si importantes que j'ai continué en permanence la liste mentale des choses à accomplir, j'y ai même ajouté des actions pour le plaisir de les avoir rayées à la fin de la journée. Dans les moments de loisir, je pianotais pour envoyer un peu de moi ailleurs, sous forme de notification. Il me fallait exister dans les pensées des autres et imposer une vision du monde correcte et pondérée, dont j'estimais qu'elle était la seule à mériter d'être partagée.

J'étais fière d'être du bon côté des digicodes et d'emprunter des ascenseurs pour *monter*, d'une pièce à l'autre toujours plus lumineuse.

J'ai adhéré à tout, trop vite et trop bien. Pleine du désir de me fondre dans le milieu.

J'ai su, dès le début de mes études, qu'il y avait un niveau de conversation réservé aux initiés. Il fallait avoir été dans les bons

cercles, les bonnes soirées, à la naissance d'une plaisanterie très privée, très interdite aux autres.

Je comprenais les demi-mots, coupais les cheveux en quatre, déshabillais chaque geste, chaque allusion, à l'écoute des vibrations, des infrabasses, décortiquais les mutismes, savais l'art des dialogues codés, l'art de parler de quelqu'un sans jamais le nommer.

J'ai aimé faire partie du cercle éclairé, rire sous cape, rejoindre le grand corps du groupe, du clan, de la meute, et, comme j'étais habile, j'ai même navigué mieux que les autres du côté caché du réel. J'ai su m'adresser à chacun selon ses opinions et sa puissance. Je n'étais pas de celles qui craquent au bout de trois mois, ces *petites collègues* que j'ai à peine le temps de rencontrer et qui disparaissent, du jour au lendemain, après être sorties en larmes d'un bureau.

J'ai appris à sourire avec les dents des autres.

Le grand portail de l'âge adulte m'a été ouvert sous forme d'encouragements, de mérite, de bourses d'études en bonnes occasions.

Tout à la joie d'avoir trouvé l'entrée, pleine du désir d'accéder au cœur des choses, j'en ai embrassé chaque dimension. Je voyais des signes dans les organigrammes, pensais qu'il y pulsait une vie magique et merveilleuse.

Après l'éclatante réussite de mon cursus et l'obtention de mes diplômes, j'ai accepté un poste fait pour moi : pas de raison de se tromper quand on a commencé du bon pied le parcours d'orientation. Rien n'est plus balisé que le terrain des possibles.

Même si, le terrain, je ne le connaissais pas par avance. Je n'en savais même pas le nom. Il n'apparaissait sur aucune des cartes qu'on m'avait mises entre les mains à l'école ou au collège. Il fallait chercher un peu plus loin que le bord du plan, là où mon doigt, en traçant la route, rencontrait la table.

Je me souviens avoir laissé ma famille à l'orée du voyage. Légèrement inquiets, mes parents m'ont regardée partir dans le dédale des sigles inconnus, des suites de lettres dont jamais, à eux, ne serait révélé le sens exact.

Aujourd'hui, je ne sais même plus comment le premier seuil a pu être franchi. Je n'avais aucune idée de l'existence de seuils, de mondes prolongeant mon monde. Je croyais me laisser porter par mes envies et mes facilités. J'avais une idée précise de mes forces, de mes capacités. De ma souplesse.